

HOMMES ET CHOSES

Revue de la huitaine

La saignée.--Ses causes.--Le remède.--Opinion d'un missionnaire et d'un Beauce-ron.--Un fléau.--Chez les autres.

La Saignée.—Il n'y a peut-être pas de plus profond chagrin que de se sentir impuissant à soulager la souffrance de quelqu'un qui nous est cher. C'est ce sentiment de désespérance et d'angoisse que ressentent, en présence de l'exode d'un si grand nombre des nôtres, ceux qui aiment vraiment leur race et leur pays.

Pour guérir une maladie grave, il faut d'abord en diagnostiquer les causes. C'est à quoi, depuis un mois, s'évertuent tous les journaux. Résumer les raisons données et les remèdes proposés couvrirait plusieurs pages sans apporter de changement à la situation. Les uns s'en prennent au gouvernement, comme autrefois on mettait tout sur le dos de Papineau; d'autres disent que ceux qui n'ont rien gaspillé tout même ce qu'ils n'ont pas, et d'autres enfin en attribuent la cause aux spéculateurs, intermédiaires, etc. Et nous ne sommes pas plus avancés, et les nôtres continuent d'émigrer par centaines!

Comme tout le monde nous constatons, l'âme navrée, que nous avons, depuis un mois, perdu plus de nos gens que nous en perdons habituellement en six; que la saignée, au lieu de diminuer, va s'accroissant et menace d'anémier la race, si on ne trouve moyen de l'enrayer, ou mieux encore de ramener au pays ceux qui déjà nous ont quittés.

Ce que dit un notaire de la campagne.—Nous causions, ces jours derniers, de ce grave sujet d'inquiétude pour tous les patriotes, et voici en résumé ce que nous disait un des notaires les plus achalandés de la Beauce.

«La cause première du départ de bien des nôtres, c'est la vie plus difficile, la gêne au foyer. Les gens qui vivent à l'aise n'émigrent pas. Ce sont ceux qui tirent le diable par la queue qui s'en vont. Et dans bien des cas, la gêne est venue de placements imprudents. Nos campagnes sont couvertes d'agents d'affaires, beaux parleurs et grands faiseurs. Ces messieurs mènent la vie à grandes guides, s'informent qui possède dans la paroisse, vont à la maison quand le mari n'y est pas, prodiguent des petits cadeaux aux enfants, font miroiter aux yeux de la femme tout l'argent que son homme perd en s'obstinant à garder à la banque le fruit de ses épargnes quand il pourrait faire du sept pour cent en achetant des débetures, et même du 20, 50 ou 100 pour cent en prenant des actions dans une compagnie de maisons de verre ou de quelque chose d'aussi fragile; la femme, vite éblouie par ce mirage trompeur, décide le mari à donner son argent, fruit

de plusieurs années de labeur et d'économie. Arrive d'un paiement sur machine ou autre chose, on se présente chez le notaire ou à la banque pour escompter et on apprend que la débenture ou action n'a aucune valeur courante sur le marché. De là, gêne et misère, et l'on émigre dans l'espérance de se refaire. Vous ne vous faites pas d'idée de l'argent qui a été ainsi drainé de la Beauce depuis quatre ans. Vous en seriez effrayé. Trente jours avant la déconfiture de la Steel, des promoteurs de cette maison arrachaient sept mille piastres de ma paroisse. Ils étaient bien stylés, allez, et passés maîtres dans l'art d'appâter une proie.

Un fait révoltant:—Tenez, laissez-moi vous raconter un fait qui vous démontrera, mieux que des paroles, à quels moyens infâmes on a recours pour soutirer l'argent de nos gens:

«Un cultivateur à l'aise avait un fils aux études à l'Université Laval. Un courtier l'approche et lui offre cinq pour cent s'il peut décider son père à placer son argent dans une entreprise dont il vante les perspectives mirobolantes. Tenté par l'appât d'un gain facile, je veux même supposer qu'il croyait bien faire, car autrement ce serait trop odieux — l'enfant s'en va à la maison et parle si bien que son père confie toutes ses économies au perfide tentateur. Une vieille tante, qui avait entendu toute la plaidoirie, ne voulut pas manquer si belle aubaine et confia les quelques centaines de piastres qu'elle possédait. L'enfant avait fait une bonne journée, mais les parents étaient ruinés. La mirobolante entreprise est encore à l'état embryonnaire et le fermier débonnaire ne reverra probablement jamais la couleur de son argent. La gêne est entrée au foyer et le découragement dans l'âme du brave cultivateur. Le coupable, lui, se balade en limousine.

«Qu'on trouve le moyen de faire cesser aussi honteuse exploitation, et de ceux qui s'en vont plusieurs resteront.»

Voilà ce que nous disait ce brave notaire, et nous croyons remplir un devoir en portant ces faits à la connaissance de ceux qui ont charge de veiller aux intérêts de la société.

Le remède.—Un missionnaire colonisateur avec qui nous avons causé du même sujet ne voit qu'un remède à la situation.

«Nos gens s'en vont parce qu'ils sont gênés et que des parents et des amis leur écrivent que la vie est plus facile de l'autre côté de la frontière.

«Eh bien, qu'on fasse en sorte que ce soient les gens d'ici qui écrivent aux leurs établis là-bas qu'on est encore mieux au Canada, que le gouvernement donne des terres en partie défrichées, des maisons et des instruments à qui veut s'établir et que par la coopérative centrale il assure aux produits des cultivateurs un prix équitable et rémunérateur.

«Que l'on crée des villages, des cantons de gens satisfaits et l'on sera surpris du résultat. Ceci ne s'improvise pas; mais je suis convaincu que dans une couple d'années, au plus, l'émigration des nôtres aurait cessé.»

Le remède suggéré par ce prêtre apôtre de colonisation nous paraît bien aussi le seul pratique.

Ce qui aiderait encore — en vertu de l'axiome que le malheur des uns fait le bonheur des autres, — ce serait le déclenchement prochain, chez nos voisins, d'une crise industrielle que des gens clairvoyants disent imminente. Les exigences des ouvriers américains grandissent avec leurs salaires. Ils en sont rendus à se rendre à l'usine en bas de soie et en automobile, et dans certains métiers à réclamer jusqu'à \$16. par jour. Cela ne peut durer. La réaction ne saurait même être bien éloignée. Et il faudra alors liquider cette vie industrielle surfaite que mènent actuellement nos voisins.

Le Salaire des travailleurs.—Enfin, ce qui aiderait encore à garder au pays certaines catégories, ce serait de trouver le moyen de leur payer des salaires qui leur permettent de vivre d'une manière raisonnable. Il y a, en effet, des milliers de pères de familles qui doivent voter dans les petits centres de la campagne avec \$1.50 par jour. Près de Québec, dans un centre industriel, des ouvriers sont en grève pour obtenir \$2.50. Un constructeur déclarait récemment qu'à \$1.50 il peut avoir, à la campagne, plus d'ouvriers qu'il n'en a besoin.

Qu'on donne aux ouvriers de la campagne et des petits centres, un salaire plus en rapport avec les exigences de la vie et un moins grand nombre partiront. Encore une fois, ce ne sont pas ceux qui vivent dans l'abondance qui s'en vont, ce sont ceux qui n'ont pas suffisamment.

La peste.—La peste est un fléau terrible, qui a déjà à différentes époques, décimé l'humanité. Elle fait actuellement de nombreuses victimes en Europe et même jusqu'à Paris. Les personnes superstitieuses disent qu'elle s'est propagée aussitôt après la violation récente du tombeau d'un Pharaon mort il y a plus de trois mille ans. Il ne faut jamais réveiller le Shah qui dort!

De la peste et des sauterelles, préservez-nous, Seigneur!

Chez les autres.—Les Turcs et les Grecs en sont venus à une entente. Il ne reste plus que des questions de détails à régler. Grâce aux efforts de la France, la conférence de Lausanne aura retardé de quelques années la prochaine guerre dans le Levant.

A LA VEILLEE

Glose hebdomadaire

Simple question

Un jour — il y a bien longtemps de cela — l'humanité d'alors, chargée par le Créateur Lui-Même de garder et de cultiver — incomparable domaine, en... la seule loi imposée par le Maître et Législateur Suprême aux habitants du Paradis Terrestre.

La transgression fut immédiatement suivie de la punition.

Adam et Eve durent quitter ce lieu de délices où ils auraient pu vivre toujours; et ils émigrèrent en la Terre des ronces et des épines où depuis leur descendance gémit, peine, souffre et regrette le paradis perdu.

Nous ne croyons pas être irrévérencieux en comparant aux lois somptuaires celle que transgressèrent nos premiers parents, et dont la violation leur valut l'exil, puisque cette loi, due encore à la bonté du Créateur, ne défendait qu'une chose inutile.

A tout événement, Larousse dit que la loi somptuaire a pour but de restreindre le luxe et la dépense; et il cite, en exemple, les lois somptuaires de Sparte.

N'est-il pas un peu beaucoup des nôtres, exilés au pays voisin, regrettant et pleurant toujours la patrie absente, qui peuvent se demander si ce n'est pas la violation de quelque loi somptuaire, qui leur a valu cet exil. Nous ne parlons pas ici des lois codifiées, comme celles qu'édicte Sparte pour obliger ses citoyens à observer la modération dans les choses de luxe; mais des lois naturelles du gros bon sens, qui veulent que chacun vive selon sa condition, selon ses moyens, selon ses revenus.

Inutile d'en dire plus long.

Ceux qui veulent comprendre ont compris.

C. L'Habitant.

Dans la Ruhr, la situation est la même. Les Allemands croient faire montre de grande générosité en offrant une indemnité dont le total couvrirait à peine trois années d'intérêt de la somme que la France a jusqu'à présent empruntée pour payer les dégâts causés chez elle par les Boches barbares. Va sans dire que la France refuse et refusera toujours une offre aussi dérisoire.

On dit que Stanley Baldwin n'aime pas autant que son prédécesseur la tranquillité, et qu'on pourrait bien avant longtemps entendre sa voix dans la cacophonie européenne.

La Russie continue à vouloir extirper du peuple tout sentiment religieux. Elle court à de nombreux désastres.

Aux Etats-Unis se prépare ce qui sera peut-être la plus grande crise industrielle qu'on n'y ait jamais vue. N'allez donc pas vous embarquer dans cette galère-là! Avant longtemps vous le regretteriez.

Pierre Foulle-Partout.